

7

Le Garçon et les trois princesses.

Un homme avait trois enfants. Ils veillaient tous autour du feu. Il dit à sa femme :

– Le premier mort, l'autre ira à Rome faire dire une messe à l'autre.

– À quoi penses-tu ?... Oui, je veux bien.

L'homme meurt. Elle ne pense pas à la messe. Au bout d'un an, elle entend tabouler (battre le tambour) sur son guerné (grenier), elle envoie son garçon aîné voir ça. Il voit un gros chien noir. Son frère cadet y retourne, voit un gros chat et a peur comme l'autre.

Le troisième dit :

– Moi, je n'ai pas peur.

C'était le favori de sa mère qui dit :

– N'y va pas.

– *Chi* (si).

Il voit son père :

– C'est toi, papa ?

Il court et l'embrasse.

– Oui, *y o* (c'est) moi.

– Viens *m zer* (manger) la soupe.

– Non, *j vins* (je viens) dire à ta mère... la messe promise à Rome !

Le garçon a dévolé (dévalé).

– *Y atot* (c'était) mon père... La messe à Rome...

– *Y vons parti, d maingne* (nous allons partir demain).

Le plus jeune commençait à chasser et dit :

– Je vais tuer du gibier pour nous nourrir.

Ils partent tous les quatre. Le petit allait au bois chasser. Un peu loin, il voit deux géants sur un arbre, tire un coup de fusil dans l'oreille d'un géant qui dit :

– Une mouche m'a piqué !

L'autre, de même, est touché au second coup. Ils le voient.

– C'est vous le si bon tireur ? Eh bien ! Venez dans un château.

– Non, je suis trop las.

Un géant le prend sur son dos ; l'autre faisait le chemin avec ses bras.

– Dans ce château, disent les géants, il y a trois demoiselles qui sont endormies, et sont gardées par une bête. Vas-tu bien la tuer, toi, si bon tireur ?

– Oui.

Devant le jardin, il y avait un grand mur. Les géants le jetèrent par-dessus. Il voit la bête et la tue. Les géants ne pouvaient passer par-dessus. Il dit aux géants :

– Faites un trou ; moi j'en ferai un aussi et nous nous rencontrerons.

Le premier géant passe la tête et il la coupe ; le deuxième passe la tête et il la coupe. Il jette les têtes à côté de la bête dans le jardin. Il parcourt le château, arrive dans une chambre et trouve une demoiselle, l'aînée, endormie ; il y passe la nuit et lui prend deux gants. Le lendemain, il entre dans une autre chambre, trouve une autre demoiselle, l'embrasse et lui prend sa bague. Le lendemain, il entre dans une autre chambre, trouve la plus jeune et prend ses boucles d'oreille.

Il s'en va pour retrouver sa mère et ses frères : « Où sont-ils ? » Ils étaient allés à Rome et en revenaient. Pendant ce temps-là, les trois demoiselles s'étaient réveillées, ne sachant qui les avait réveillées et avait pris leur bague, leurs gants et leurs boucles d'oreille. Elles avaient fait bâtir une belle maison, une auberge avec une étiquette (enseigne) : « Qu'on entre, on ne paye pas ! »

La mère et ses frères arrivent devant l'auberge :

– On paye, en sortant ? dit la mère.

– Non.

– Allons-y ; *j vas ben voui* (je vais bien voir) !

Ils se font bien servir.

– *Coument qu y o* (combien c'est) ?

– *Ran* (rien) du tout.

Mais chacun doit raconter son histoire.

Le plus jeune marche longtemps et demandait si on les avait vus.

— Oui, ils sont entrés dans une auberge, là-bas.

Il y entre. Un de ses frères dit :

— Voilà mon frère !

— D'où viens-tu ? dit la mère. Tu chassais le gibier ?

— Je n'ai pas perdu mon temps ; j'ai tué des géants.

Les demoiselles interrogèrent la mère :

— Qu'avez-vous donc vu dans votre voyage ?

La mère raconte le voyage.

Les deux aînés disent la même chose. Le plus jeune commence :

— Moi, j'ai bien vu...

— Ah ! Oui, dit la mère.

— Taisez-vous, la mère !

— ... J'ai tué deux géants, une bête serpent, j'ai vu trois demoiselles...

— Les reconnaîtriez-vous, endormies ?

Les demoiselles retournent au château et se recouchent. Le garçon les suit, reconnaît la première et lui donne ses deux gants ; la deuxième aussi et il lui donne sa bague ; la troisième, non.

— Je ne la reconnais pas. Ah ! Voici des boucles d'oreille.

— C'est les miennes.

— Eh bien ! Vous nous avez délivrées ; choisissez l'une de nous trois.

— C'est vous, la plus jeune.

Les *rautres* (autres) épousent les deux autres frères et ils sont tous heureux.

prénommée Jeanne en 1881, Françoise en 1886. S.t. Ms 55/1. Cahier Glux/1 p. 16-17.

Deux versions nivernaises du conte-type 304 *Le Chasseur adroit*, assez peu représenté en France. Dans cette version (n° 4), résumée par P. Delarue, CNM, p. 285 et publiée en anglais (The Borzoï Book, 30), Millien a noté quelques expressions de la jeune femme dans le parler du Morvan de Glux. En effet, dans la plupart des cas, il ne note pas le conte dans le parler local que les conteurs ont dû utiliser. Quelques ajouts et le déplacement de l'épisode de l'auberge ont été nécessaires pour rendre cohérente cette notation.

Glux est l'un des foyers les plus importants de la collecte de contes de Millien dans le Morvan (cinquante et un contes). L'apport de Jeanne Martin est considérable, elle a dit vingt-cinq contes et sa manière de conter se caractérise par la fantaisie, la vivacité des dialogues et des créations verbales originales. On notera ici la brièveté de l'évocation des trois nuits du cadet auprès des "demoiselles".